



LES TOURNEURS SUR BOIS DE SAINT-CIRQ-LAPOPIE : MOULIERS, ROBINETAIRES et autres...

Alain TURQ¹ et P. BILLANT

Saint-Cirq-Lapopie est aujourd'hui un fleuron du département du Lot et même de la région Occitanie. Dans le passé, ce village était célèbre pour les productions de ses artisans, les tourneurs sur bois et les fabricants de meules de moulins.

Ces métiers fort différents sont pourtant parfois difficiles à identifier dans les archives : tous deux peuvent être qualifiés de mouliers, appellation locale des boutonnières-mouliers².

En Périgord (Saint-Aubin-de-Lanquais, Monbazillac, Conne-de-Labarde, Nantheuil, Bouniagues, Domme...), dans de nombreux départements (Vendée, Bas -Rhin, Sarthe, Marne, Meuse, Cher...) le terme de moulier est souvent employé en lieu et place de celui de meulier, dans les registres d'état civil et les recensements de population pour qualifier les fabricants de meules de moulin. En Quercy il a été utilisé indifféremment pour désigner les meuliers à Rocamadour, Saint Sulpice... ou les tourneurs sur bois produisant des moules de bouton à Saint-Cirq-Lapopie.

LES TOURNEURS SUR BOIS

Ce métier consiste à faire tourner une pièce de bois sur un tour et à la transformer en objet, simple ou complexe: bol, vase, bougeoir, pied de table, flûte, œuf à repriser, bilboquet, éléments de cabrette... L'artisan peut, selon le moment, les besoins et le lieu, se spécialiser dans une production et devenir « *moulier* » (voir ci-dessus) ou « *robinetaire* » dans le cas de fabrication des robinets en bois.

Autrefois présente dans de nombreux villages, cette activité a partout disparu y compris de la mémoire collective, sauf à Saint-Cirq-Lapopie, pourquoi ?

Ici, dès le Moyen âge, les tourneurs sur bois sont attestés [6 : 286-287]³. Ils deviendront dominants au XVIII^e siècle et resteront présents jusqu'à la fin du XX^e siècle.

Après la guerre de Cent Ans, lors du repeuplement, les gens pauvres arrivant dans un milieu peu propice à l'agriculture exploitèrent la principale ressource : le bois. Ils fabriquaient alors des objets du quotidien : gobelets, écuelles, cuillers, chandeliers, roulettes...

1 Conservateur en chef du patrimoine, UMR 5199 PACEA (De la Préhistoire à l'Actuel : Culture, Environnement et Anthropologie) Université de Bordeaux, Musée de SauveTerre (Lot-et-Garonne).

2 Communauté des boutonnières-mouliers, faiseurs de cordon à chapeau... (Arrêt du conseil, 30 juillet 1738)

3 Deux noms nous sont parvenus : Jean Lala et Astorg Mespoulié.

Cette activité a été favorisée, dès la fin du XV^e siècle, par les seigneurs locaux, la famille de Cardaillac, dans le but de retrouver rapidement des rentes (liées au ramassage du bois et au commerce des objets finis), puis par l'autorisation royale du libre exercice du commerce du bois (Louis XI 1423- 1483 roi de France de 1461 à 1483) [2 : 106].

Durant le siècle d'or quercynois (1450-1550), le retour de la prospérité a favorisé l'émergence et le développement des classes aisées (notamment la haute bourgeoisie) attachées au paraître et attentives à la mode. Les boutons, outre leur utilité et fonctionnalité, sont devenus des objets ornementaux adaptables au costume et servant à montrer sa fortune, son pouvoir, son rang⁴. Les tourneurs devinrent des fabricants de moules (âmes) de boutons (*Molés* en occitan). Ceux-ci, de formes variées (fig.1 partie A et B) sont vendus et acquis par des tailleurs, des boutonniers qui peuvent les recouvrir de fil, de tissu, de cuir, en fonction du goût et des moyens du client.

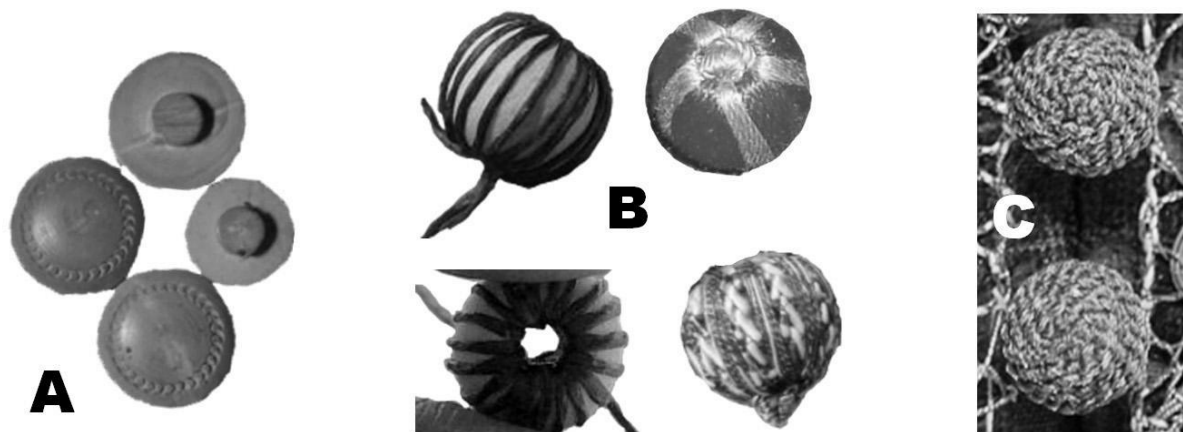


Figure 1 – « molés » ou âmes de boutons en bois : A brute, B recouverte, C sur un habit du XVII^e siècle

Le développement de cette activité de « moulier » fut stoppé ou du moins ralenti lors des guerres de Religion (1550-1598). Elle atteint son apogée au XVII^e siècle avant que la concurrence d'autres matériaux, argent, or, laiton, corne, ambre, perle, n'entraîne son déclin puis sa disparition.

Au début du XIX^e siècle, les robinets en bois moins chers que ceux en fer (qui de plus rouillaient) connurent leur heure de gloire. Cette nouvelle activité ne cessa de prospérer [1 : 118] jusqu'à l'arrivée du phylloxéra dans les années 1870 et son impact désastreux sur le vignoble. Malgré tout, cette production artisanale perdura et ne fut abandonnée qu'après l'apparition de véritables usines, comme celle de Groléjac en Dordogne. Petit à petit elle se réduisit à la fabrication de robinets pour vinaigriers puis à celle de quelques babioles pour touristes.

LES CLEFS DU SUCCÈS D'ALORS

Elles sont multiples : une matière première abondante, un outillage simple, un coût de formation et d'installation faible, la facilité d'adaptation aux besoins du moment.

LA MATIÈRE PREMIÈRE ABONDANTE

Le causse qui entourait le village offrait et offre toujours en abondance une essence particulièrement appréciée par les tourneurs sur bois : le buis. Lorsque celui-ci s'est fait rare, ils ont utilisé, l'aulne noir, le fusain et l'érable de Montpellier⁵.

4 <https://histoiredesarts.culture.gouv.fr/Fiches-reperes/Mode>

5 Certains artisans n'ont pas hésité à teindre les objets finis pour leur donner la couleur du buis avec une décoction de graines d'arbousier [1 :113]

UN OUTILLAGE SIMPLE

Il se composait d'un tour et de quelques outils en fer, des éléments faciles à fabriquer et peu onéreux.

Le tour (fig. 2) :

Qu'il fût à archer ou à perche, c'était une machinerie assez rudimentaire, tout en bois et démontable mais qui ne permettait que des mouvements alternatifs (la rotation se faisant une fois dans un sens puis dans l'autre).

Le tout premier était mis en œuvre par le seul tourneur. Il ne lui permettait d'usiner qu'avec une main, la seconde faisant tourner la pièce de bois à l'aide d'une corde. Pour pouvoir utiliser ses deux mains et ainsi faire des pièces plus grandes, il devait obligatoirement faire appel à une seconde personne. Celle-ci tirait à deux mains une corde entraînant la pièce à usiner⁶. Ce sont les Romains qui perfectionnèrent le système par ajout d'un arc, inventant ainsi le tour à archer.

Au Moyen Âge, une pédale et une perche ont remplacé la rotation manuelle. Une personne seule pouvait impulser le mouvement avec une jambe et avait les deux mains libres pour travailler l'objet.

Il semble que les tourneurs quercynois n'aient pas fait appel au tour à rouet (inventé en Chine, introduit à Venise et en France au XIII^e siècle) alors qu'il présentait l'énorme avantage de tourner toujours dans le même sens.

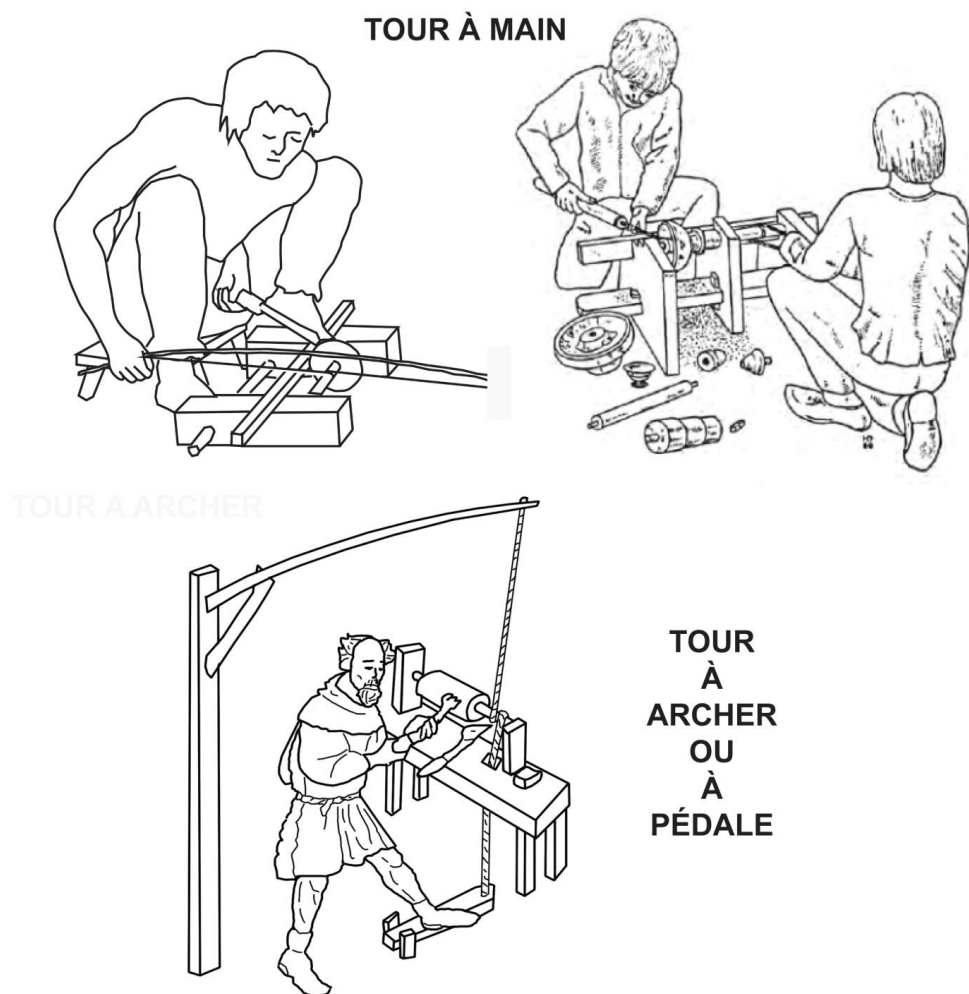


Figure 2 – les divers types de tour

⁶ Ce type de fonctionnement est attesté aux environs de 1 300 avant Jésus Christ en Egypte (<https://.wikipedia.org.> wiki> tour à bois>).

LES OUTILS EN FER

Les gouges (à dégrossir ou à profiler), le bédane (pour faire les rainures, les feuillures ou tronçonner) les planes ou grattoirs (en forme de barre plate) pouvaient être faits par les forgerons locaux et étaient peu onéreux.

UN COÛT DE FORMATION ET D'INSTALLATION FAIBLE

Les tourneurs sur bois, ici, faisaient partie des métiers libres (non réglementés) contrairement à Cahors par exemple [1 : 107]. De plus, l'apprentissage, s'il est attesté, n'était pas obligatoire. Généralement on apprenait sur le tas, le plus souvent de père en fils.

L'atelier ne nécessitait que peu de place, quelques mètres carrés : un rez-de-chaussée d'une maison, une cave, un bout de hangar ou de grange suffisait.

En conclusion, c'était un métier accessible à de nombreuses personnes, en particulier aux cadets de familles qui pouvaient continuer à être agriculteurs.

Ces facilités et les débouchés ont fait qu'au XVIII^e siècle, le village était devenu celui des tourneurs, les autres métiers étant rarement représentés : un forgeron, un sabotier, un chapelier, un teinturier...

UN MÉTIER PEU REMUNÉRATEUR

Regroupés dans une confrérie qui fêtait la Sainte-Catherine, leur travail leur permettait simplement de vivre.

Après son installation, dès qu'il le pouvait, le tourneur sur bois faisait l'acquisition d'une vigne (pour la consommation familiale), puis celle d'une terre (pour produire ses légumes). Ces achats, outre leur utilité vivrière, étaient aussi une sorte d'assurance-vie pour les mauvaises années : on pouvait vendre tout ou partie des biens au lieu d'emprunter. En effet, surtout ceux qui travaillaient seuls, étaient à la merci des trafiquants et des ramasseurs qui les fournissaient en bois, vendaient leur production et fixaient leur prix.

QUE CACHE L'APPELATION TOURNEUR SUR BOIS ? (fig. 3)

Quelles étaient là où les productions de ces hommes ?

Dans la plupart des documents d'archives, le mot tourneur doit être pris dans son sens générique et ne permet pas d'aller au-delà. En effet, une même personne peut être qualifiée de tourneur dans un acte et de « *moulier* » dans un autre⁷.

À cette première difficulté s'ajoute à Saint-Cirq-Lapopie et Cabrerets l'emploi du terme ambivalent de « *moulier* » (voir ci-avant), en un lieu où il y avait à la fois des fabricants de moules de boutons et de meules de moulins⁸ [2, 3, 4, 5 et 7]. Malgré cela, essayons de brosser une esquisse de ces activités du XVI^e au XX^e siècle.

TOURNEURS SUR BOIS

Pour les XVI^e et XVII^e siècles les données sont très parcellaires notamment en raison d'un état civil absent ou incomplet ce qui peut, probablement, expliquer l'absence de « *mouliers* ». Deux familles, les Malevelle et les Soulié représentent les 2/3 de la profession.

⁷ Rien ne permet d'exclure qu'il n'ait changé de production en fonction de la demande.

⁸ Ces derniers présents jusque dans les années 1870 exploitaient les ressources minérales locales pour fabriquer les meules, le grès à La Berganty, le grès et les brèches calcaires à Saint-Cirq-Lapopie.

LA PRODUCTION DE MOULES DE BOUTONS

Ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e siècle que leur nombre a augmenté sous l'effet de l'essor démographique et du manque de bonnes terres cultivables. La paupérisation des cadets les a amenés à devenir tourneurs ou mouliers. Ces derniers sont de loin les plus nombreux (près des 2/3).

Parmi ceux connus au XVII^{ème} siècle ne subsiste que la famille Rouffié que l'on suivra jusqu'à la fin du XIX^e siècle. De nombreuses autres font leur apparition. Sont qualifiés de tourneurs les Bonnet, Conquet, Labro, Liauzu, Vinel que l'on retrouvera au XIX^e voire au XX^e. Certaines familles ne comptent qu'un seul représentant dans la profession (Bouzeran, Decremps, Delbreil, Duffau, Fau, Grisou, Labro, Lapergue, lapiche Marvejouls, Rouffié), d'autres deux (Delpont, Dubourg, Duffour, Lescale, Marqués, Petit, Rouquié et Vincent) parfois quatre (Faurie).

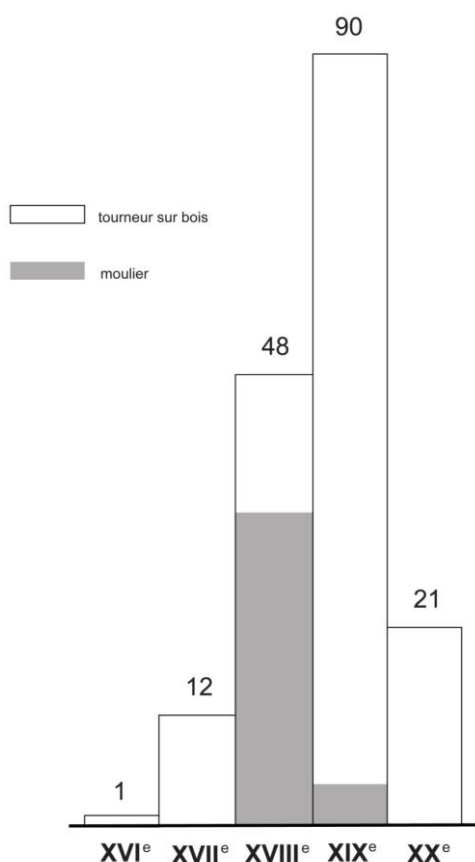


Figure 3 – nombre des tourneurs sur bois mentionnés dans l'Etat civil et les recensements de Saint-Cirq-Lapopie, en gris ceux qualifiés de « moulier ». Pour le XIX^e et XX^e siècle, il s'agit probablement, essentiellement des « robinetaires », les fabricants de robinets en bois.

Cette production va d'abord sortir du bourg de Saint-Cirq-Lapopie et aller dans les faubourgs, le port de Saint-Cirq-Lapopie puis arriver à Cabrerets avec B. Bouyssou dès 1758, puis Pierre Bessac ou devenir un complément de revenu pour Pierre Cantegrel qui est aussi passeur au port, ou Pierre Lestendy qui fait de l'élevage [1 :114]. Ailleurs, notons la présence de mouliers à Bouziès-Haut, Jean Jouany en 1759, Antoine Espéret en 1773⁹; Jean Bonnet à Tour-de-Faure en 1761 et enfin à Crégols en 1764 le fils cadet du tuilier Para et en 1766 Antoine Simon.

⁹ Comme Bessac cité plus haut, il est apparenté à des faiseurs de meules de Moulins.

La Révolution française va passer par là. L'industrie de fabrication des moules de boutons va périlcliter : au XIX^e siècle, le village ne comptera plus que quatre « *mouliers* » (Decremps et trois de la famille Parra).



Figure 4 – carte postale ancienne : atelier de fabricant de robinet en bois : noter en haut du cliché la perche du tour

LA PRODUCTION DE ROBINETS (FIG. 4)

Au XIX^e siècle, le nombre de tourneurs sur bois continue à s'accroître pour atteindre 90 individus. Cette augmentation est due, à l'engouement pour les robinets en bois aussi efficaces mais moins chers que ceux en métal et à la situation géographique de Saint-Cirq-Lapopie sur l'important axe de commerce fluvial qu'était le Lot. Les productions étaient ainsi, facilement acheminées à Bordeaux puis vers le Languedoc.

Quelques « *robinetaires* »¹⁰ sont descendus au bord du Lot à proximité du port. Ils se sont installés, dans des cabanes en bois près d'un moulin d'Aulanac¹¹. Après avoir obtenu l'ouverture d'un trou dans un mur du moulin permettant le passage d'une courroie, ils ont pu profiter de la force de l'eau. Ils avaient ainsi un avantage considérable par rapport à leurs collègues restés dans le village ou ses faubourgs : le tour tournait tout seul et toujours dans le même sens.

¹⁰ , Notons que ce terme occitan n'a jamais été trouvé dans les documents officiels, état civil et recensement.

¹¹ renseignement dû à P. Valy que nous tenons ici à remercier.

LA FIN DE L'HISTOIRE

Le Phylloxéra, la mécanisation et l'électricité vont entraîner la disparition de cet artisanat séculaire.

Le dernier tourneur sur bois, descendant d'une longue lignée, Vinel sera encore présent au tout début du XXI^e siècle. Il ne réalise plus que des créations et profite de la manne touristique. Ainsi, après un demi-millénaire de présence, s'achève l'histoire des tourneurs sur bois de Saint-Cirq-Lapopie.

BIBLIOGRAPHIE

[1] AURICOSTE F. (2000) - *Histoire des artisans quercynois aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Éditions Quercy recherches. 434 p.

[2] CONSTANT-LE STUM Ch. (2001) - *Le Lot vers 1850, recueil des monographies par mes contrôleurs des contributions directes*, tome 1, contrôle de Cahors, AD Lot, 2001. Desauges, Cahors, G. Richard, 1831, 2 vol., tome 1, 554 p. et tome 2, 496 p.

[3] CORDIER L. (1807) - Statistique du département du Lot première partie la statistique du département du Lot, *Journal des mines*, n° 127 juillet 1807, première partie, Description minéralogique du département du Lot, p. 445-474.

[4] CORDIER L (1807) - Statistique du département du Lot, seconde partie, p. 5 à 62, suite de la statistique du département du Lot, *Journal des mines*, n° 127 juillet 1807, seconde partie.

[5] DELPON Jacques Antoine (1831) - Statistique du département du Lot, Paris, Bachelier père et fils, Achille Desauges, Cahors, G. Richard, 1831, 2 vol. tome 1, 554 pages et tome 2, 496 p.

[6] FOISSAC P. (2023). - *Saint-Cirq-Lapopie et ses habitants des origines à 1560*. Édicausse, 399 pages.

[7] TURQ A., BILLIANT P. (2025) - *Du grain à Moudre : regards sur les meules de moulins, Agenais, Périgord, Quercy*. Édicausse 292 p.